U d'/of OTTAWA
39003002236585

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

DU

XVIIIE SIÈCLE

II

G 70-1B-287
027

TABLEAU

DE

LA VOLUPTÉ

Tirage à Six cents Exemplaires tous numerotés

Exemplaire unique. . . .	Imprimé sur papier rose.
Exemplaire unique. . . .	Imprimé sur parchemin.
Nos 1 à 10.	Exemplaires sur papier du Japon.
Nos 11 à 30.	— papier de Chine.
Nos 31 à 80.	— Whatman.
Nos 81 à 598.	— Seychall Mill.

Exemplaire N° 70

Eisen, del. de Malval, sculp. Houiste, imp. Ed Rouveyre, Edit.

LE TABLEAU DE
LA VOLUPTÉ
ou
LES QUATRE PARTIES
DU JOUR.
Poëme par M.r D.B.
A CYTHERE,
Au Temple du Plaisir.

TABLEAU

DE LA VOLUPTÉ

POÈME EN VERS

PAR

M. D. B. (DU BUISSON)

Réimpression sur l'édition de : A Cythère, 1771

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

EDOUARD ROUVEYRE

1, Rue des Saints-Pères, 1

1882

Universita

PQ
1981
.D53T23
1882

PRÉFACE

ANS que j'en eusse exprimé le désir, il y a plusieurs années qu'une femme, alors toute puissante sur mon cœur, exigea que je misse son nom à la tête d'un Ouvrage, me laissant le maître du sujet. Pouvais-je mieux choisir que de

lui tracer le tableau de la Volupté, et lui faire entrevoir la félicité de deux Amans tendrement occupés à graduer, pour ainsi dire, le Plaisir? Plein de mon idée, je me mis de suite à écrire. Projet presque aussi tôt exécuté que conçu : voilà l'origine de ce petit Poëme qui se sent bien de la précipitation avec laquelle j'y ai travaillé. J'aurais pu, me dira-t-on sans doute, le corriger depuis à mon aise, et le présenter au Public avec moins d'imperfections. J'ai voulu, il est vrai, mettre vingt fois la main à la plume dans ce dessein, mais, semblable à ces Enfans mal-nés dont le temps ne fait que mieux dévoiler les vices, plus cette faible production vieillit dans mon porte-feuille, et plus elle acquiert de défauts. J'ai donc pris le parti de la mettre au jour sans différer, telle qu'elle est et qu'elle a toujours été. D'ailleurs avouera-je ici mon incapacité? Lorsque j'osai entreprendre de chanter la Volupté, tout paraissait alors devoir me prêter du secours, je cultivais les Belles-Lettres avec tranquillité, je

jouissois d'un présent agréable, et ne voyais devant moi qu'un flatteur avenir, enfin j'aimais et j'étais aimé. Quelles ressources pour l'imagination! mais, grand Dieu! que ma situation a changé! je frémis encore quand je songe au coup imprévu qui vint m'arracher à tout ce que j'avais de plus cher : privé en même temps du commerce des Muses et des secours de ceux qu'elles ont le plus favorisés, je me trouvai tout-à-coup sans maîtresse et sans livres, et me vis subitement transporté sous des climats où le nom même de la littérature est presque inconnu.

La rouille des affaires d'intérêt vint bientôt corrompre et défigurer ce peu de goût que la nature m'avait donné. Je ne connus bientôt d'autre style que celui de quelques lettres de change. Je n'eus plus pour but, ou du moins on ne me permit plus de m'occuper que des choses nommées, si vaguement, utiles.

Après quelques années si tristement employées, une seconde révolution aussi sou-

daine, mais plus agréable que la première, vient de me ramener au sein des beaux Arts et des plaisirs : mais retour trop tardif, et désormais inutile ! C'en est fait, j'ai perdu avec l'habitude de penser, la faculté d'exprimer mes idées ; l'imagination, cette flamme précieuse, est déjà presque éteinte ou du moins ne jette plus que quelques étincelles incapables de ranimer ma muse glacée : quelquefois je m'essaye à remonter ma Lyre, mais vain effort ! je n'en saurais plus tirer aucuns sons : il fut un temps où l'Amour prit soin de l'accorder. Mais l'Amour a fui loin de mon cœur, et sans doute il ne reviendra jamais, car peut-on aimer deux fois ?

Je vous le demande à vous, Madame, vous dont les ordres furent les premiers auteurs de ce Poëme, je ne vous reproche point de n'avoir pas été à l'épreuve d'une longue absence, mais dites-le moi, dans les seconds nœuds que vous avez formés, avez-vous retrouvé toutes les douceurs, toute la force, toute l'énergie de

sentiment qui régna dans votre première inclination ? Soyez sincère, et vous avouerez avec moi que dans un cœur qui a aimé une fois avec passion, un second amour n'est en comparaison du premier que la faible lueur d'un flambeau mal allumé qui succède au feu dévorant d'un incendie.

Il me reste ici à justifier mon apostrophe aux Stoïciens que je respecte infiniment, mais que je ne chercherai jamais à imiter, car ma sensibilité est encore la source de mes sensations les plus délicieuses, et c'est le bienfait des Dieux dont je leur ai le plus d'obligation. Ceux qui cherchent à détruire la portion de cette sensibilité précieuse qu'ils en ont reçue, sont des aveugles que je plains, et que j'avois bien raison de blâmer lorsque je fis l'Epître dédicatoire de ce Poëme.

Un de ces hommes qui se font gloire d'avoir une âme de fer inaccessible au plaisir, comme à la douleur, me faisait l'honneur depuis quelque temps de me parler souvent de l'avantage

de ses principes, et aurait peut-être bien pu me séduire en ne m'en montrant qu'un côté, je veux dire l'exemption des sensations douloureuses et pénibles, mais une circonstance me développa toute la cruauté de ce système, qui sous prétexte de nous rendre insensibles à tout mal, brise par une conséquence funeste les nœuds de la société, donne un cœur d'airain au prétendu sage qui l'embrasse, retient sa main prête à secourir le misérable, et lui fait envisager d'un œil sec les malheurs de tout le genre humain fondé sur ce faux principe, que la douleur n'est qu'un mot.

Un jour, accompagné de mon froid Stoïcien, le hasard nous procura un spectacle bien touchant; trompé d'appartement, j'ouvre une porte, et veux la refermer toute de suite, quelques soupirs échappés m'arrêtent, j'entre dans un réduit obscur, et j'aperçois presque couché sur un mauvais lit un malheureux vieillard qui paraissait avoir eu bien de la peine à se traîner vers deux petits enfans expirant tous

deux d'une maladie contagieuse; et le bonhomme lui-même déchiré, rongé par les douleurs atroces de la gravelle; tout annonçait dans ce lieu la plus grande misère, jointe aux tristes effets d'une dangereuse maladie; la fièvre la plus ardente animait les yeux des deux jeunes enfans, qui, victimes dévouées à la mort, semblaient n'attendre que la fin de l'accès pour les fermer à jamais. Le vieillard épuisé par son propre mal, avait vainement essayé de rappeller un reste de forces pour donner du secours aux enfans; il avait voulu rafraîchir avec quelques gouttes d'eau (seule chose qui lui restât) leurs lèvres haletantes et desséchées par l'ardeur de la fièvre; mais sa main tremblante avait laissé tombé le vase sans pouvoir l'élever jusqu'à leur bouche, et lui-même cédant à la force de ces douleurs, était resté étendu sur leur lit presque sans sentiment: O nature souffrante, ton cri perçant vint retentir jusqu'au plus profond de mon cœur. Je le sentis se briser; ah! Monsieur, m'écriai-je en regardant mon compagnon? quoi!

n'êtes-vous pas affecté de cette scène de douleur ?

Moi, me répondit-il d'un ton tranquille et d'un œil sec : « Non assurément; ce bonhomme devrait avoir plus de fermeté, car dans le fond la gravelle n'est point un mal, et ses deux enfans mourans ne devraient pas lui arracher une larme s'il s'était accoutumé de bonne heure à se rendre maître de ses sensations; mais, c'est une âme faible qui mérite bien peu votre pitié : » un coup d'œil d'indignation fut ma réponse, et je compris que celui qui se faisait gloire de ne pas connaître la douleur, ne devait guère être porté à plaindre celle des autres.

Cependant, me disais-je à moi-même, cet homme a réellement eu moins de peine, il a moins souffert que moi, il était resté tranquille au milieu d'un spectacle qui me déchirait les entrailles, la froide indifférence serait-elle donc à désirer ? ferait-elle plus pour le bonheur de l'homme que cette sensibilité qui m'affecte ? lui-même s'applaudissait devant moi de s'être épar-

gné un sentiment douloureux : mais son triomphe ne fut pas long, peu après j'eus mon tour, et je sentis mieux tout le faux de son système.

La pitié m'avait bientôt ramené au milieu de cette famille languissante, un Médecin de mes amis voulut bien m'y accompagner, et aider de ses secours salutaires la nature luttant avec difficulté contre la mort : grâce à ses soins éclairés et quelques alimens sains, il lui fit bientôt reprendre le dessus, il calma même les douleurs du pauvre vieillard ; de mon côté je fus assez heureux pour faire succéder chez ces infortunés quelques rayons d'aisance à la plus affreuse misère, mais que j'en fus bien récompensé !

Un jour, lorsque je retournais voir ce malheureux, j'aperçois en entrant une femme et un homme richement vêtus, qui dînaient familièrement avec notre vieillard et ses enfans : surpris, j'hésite un moment à la porte, le bruit que j'avais fait frappa l'oreille du bonhomme, il se détourne, me voit, se lève avec précipitation, et se jetant à moi : le voilà, s'écria-t-il, ma fille,

le voilà ce généreux bienfaiteur dont je vous parlais tout à l'heure, venez tomber à ses pieds avec moi : ah! sans lui vous n'auriez trouvé à votre retour ni votre père ni vos enfans; oui, si le Ciel ne nous l'eût envoyé un soir, nous mourrions sans doute dans la nuit tous trois accablés de maladies et d'inanition.

Le vieillard n'avait pas achevé, que je me sentis serré, pressé dans les bras des deux étrangers : après les premiers mouvements de leur reconnaissance, j'appris qu'ils étaient sa fille et son gendre, séparés de lui depuis huit ans. Après un long cours d'infortunes heureusement terminées, ils venaient enfin s'y rejoindre, et à de chers enfans, que leur âge, trop tendre alors, les avait forcés de lui laisser en partant, avec une somme honnête, pour pourvoir à leur subsistance; mais il l'avait placée chez un banquier, qui, en faisant peu après banqueroute, sut trouver sa fortune dans les débris de la leur, et de celle de bien d'autres particuliers.

Après toutes ces explications, mon premier

soin fut de sortir, et d'aller chercher mon philosophe : venez, lui dis-je, allons voir ce vieillard que le hasard nous fit découvrir l'autre fois; et quoi! me répondit-il, n'est-il pas mort! eh! que voulez-vous que j'aille faire là? venez toujours; il me suivit.

Lorsque je reparus au milieu de la famille, les remerciements recommencèrent de nouveau, c'était à qui me témoignerait le plus vivement toute la gratitude dont ces cœurs reconnaissans étaient pleins; je me prêtais volontiers à l'expression de leur sentiments, pour voir quelle impression cela pourrait faire sur l'homme qui m'accompagnait; du moins, disais-je en moi-même, il désire d'être à ma place et de paraître le Dieu bienfaissant qui a prolongé l'existence d'une partie de ces individus et fait le bonheur de l'autre; je le fixe et cherche à lire dans ses yeux les divers sentiments que je supposais devoir l'affecter. Le malheureux! il ne parut seulement pas sourire à ce tableau de toute une famille nageant dans la joie, tandis que mon cœur

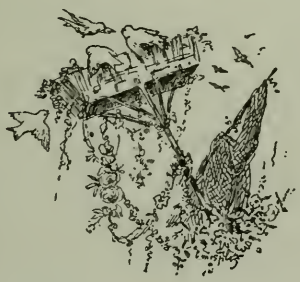
tressaillait de plaisir et que mes yeux étaient humectés de douces larmes.

Enfin nous sortîmes. « Eh bien! me dit-il, était-ce là ce que vous vouliez me faire voir? eh! quel homme êtes-vous? vous pleurez quand vous voyez des gens qui paraissent dans la peine; lorsque vous en voyez qui vous semblent plus contents, vous pleurez encore; en vérité, vous êtes bien bon d'avoir une âme si susceptible d'impressions étrangères : « Ah, lui dis-je, vous vous êtes efforcé de ne rien souffrir à l'aspect de ces gens au comble de l'infortune. Non, il ne serait pas juste que vous eussiez ressenti du plaisir en voyant leur bonheur; allez, vous êtes un être isolé dans la nature, vous croyez peut-être vivre en sage, et vous végétez dans ce monde, moins utile que l'arbre qui croît sur un chemin, car encore prête-t-il quelquefois son ombrage au voyageur fatigué : mais vous, âme sèche, âme dure, fuyez, allez traîner loin de moi vos jours inutiles dans le sein d'une coupable insensibilité; nous ne pourrions rester amis,

trop de différence règne entre nos façons de penser; à ces mots il me quitta et heureuusement je ne le vis plus.

Je devrais, sans doute, ajouter ici quelques lignes pour excuser ma hardiesse, de donner au public un ouvrage si plein de défauts : hardiesse que je ne me pardonne pas moi-même, quoique autorisé peut-être par l'exemple journalier. Mais je sais trop qu'en pareil cas toutes les excuses du monde les mieux encadrées dans un avertissement ne servent de rien à l'Auteur; s'il ennuie, c'en est fait, il est coupable et condamné sans appel.

Ainsi j'attends mon sort.



A ma Maîtresse

A MA MAITRESSE

Je chante les tendres mystères
Que célébrèrent deux Amans,
La Vertu par ses cris sévères
N'en vint point troubler les momens.
Couple heureux! quel sort fut le vôtre!
Qu'il a de charmes à mes yeux!

Comblés de plaisirs l'un par l'autre
Vous bûtes à longs traits le vrai nectar des Dieux.
Raconte-moi, Délie heureuse,
Tous les mouvemens de ton cœur,
Lorsque d'une bouche amoureuse
Ton Amant sur la tienne imprimait son ardeur.
Et toi, Belzors, aimé, digne de l'être,
Dis-moi, quel fut le terme à ta félicité,
Lorsqu'un de tes baisers fit soudain disparaître
Le lys de la virginité,
Et qu'en sa place tu vis naître
La rose de la Volupté ?

Loin d'ici tout être insensible,
Loin d'ici stoïque lecteur :
Ton esprit tristement paisible
Sait-il connaître le bonheur ?
Ta sagesse ne peut suffire
A régler ou remplir tes vœux.
Soumis à son cruel empire
Faussement tu dis être heureux ;
J'ai surpris ton cœur qui soupire :

En vain tu crois le revêtir
D'une enveloppe épaisse et dure;
Vouloir s'empêcher de sentir,
C'est faire outrage à la Nature;
Elle ne peut y consentir,
Sans que tout bas elle murmure
Contre l'ingrat, qui voudrait amortir
Ce beau feu, cette source pure,
Le Père et l'enfant du Plaisir,
Le sentiment, qui vivifie
Tous les instants de notre vie;
L'éteindre au lieu de le nourrir,
Oui, c'est (ô l'étrange folie)
Pour vivre en paix vouloir mourir.

De quels biens ta philosophie,
Zénon, t'a-t-elle fait jouir?
Je sais que ton cœur insensible
A tout genre d'impressions,
En étouffant ses passions,
Aux flèches du malheur devient inaccessible;
Mais les douces émotions

Et les tendres sensations
Pour ton âme ne sont point faites.
Si tu t'épargnes la douleur
Tu fermes au plaisir le chemin de ton cœur.
Va, tu ne vis plus, tu végètes.
Loin du plaisir rechercher le bonheur!
Amour, quel absurde système :
Ah! crois-moi, froid Stoïcien,
C'est dans les bras de ce qu'on aime
Qu'on trouve le suprême bien.
Mon bonheur est de voir Vulhnire,
Mon bonheur consiste à l'aimer,
Mon bonheur est de le lui dire,
Mon bonheur est de l'enflammer.
Je n'en veux pas connaître d'autre;
Belle Vulhnire, que le vôtre
Dépende d'un juste retour,
Vous le devez à ma constance;
Songez que la reconnaisance
Vous fait un devoir de l'amour.

Lisez ces Vers, que la décence

En fournisse le coloris :
J'y respecterai l'innocence
Puisque c'est pour vous que j'écris.
Content de votre seul suffrage,
Daignez en accepter l'hommage :
Mais, quelle est ma témérité ?
Vulhnire, que vais-je entreprendre ?
Qui ? moi ! chanter la Volupté !
Un tel dessein doit vous surprendre ;
Et déjà j'ai cru même entendre
Un certain Marquis qui disait,
« L'auteur connaît-il son sujet ?
A-t-il bu jusques à l'ivresse
De cette coupe enchanteresse,
Que tiennent dans leurs mains l'Amour et la [Beauté :
Est-il amant heureux ? l'a-t-il cent fois été ?
Mais surtout, connaît-il ces femmes adorables,
Qui n'ont pas d'autre occupation
Que l'emploi gracieux de nous paraître aimables,
Et de faire en nos cœurs germer la passion
Par mille moyens agréables ?

C'est dans leur temple, au centre de Paris
Sans doute, qu'il a dû s'instruire.
Dans ce temple enchanteur où le fils de Cypris
Sait si bien, pour mieux nous séduire,
Sous cent formes se reproduire.
Les grâces, les talens, les muses et les ris,
A l'envi dans ces lieux soutiennent son empire.
De leurs secours les plus puissans :
Tout y sert l'Amour et l'inspire :
L'air même que l'on y respire,
Filtre le plaisir dans nos sens.
Mais ce temple charmant, dont la moindre [prêtresse
Est souvent elle-même une divinité,
L'Auteur, dès sa tendre jeunesse,
L'a-t-il avec soin fréquenté ?
Ce chantre de la Volupté
A-t-il fait dans ce lieu si justement vanté
Apprentissage de tendresse ?
A-t-il enfin une Maîtresse
Qui danse ou chante à l'Opéra ? »
Non, Marquis : rien de tout cela.

Votre méprise est trop grossière,
Si vous prenez pour le bonheur,
L'étincelle vaine et légère
Du seul plaisir des sens, qui ne va point au cœur.
Emporté par l'ardeur de l'âge,
Comme vous, j'offris mon hommage.
A nos théâtrales Beautés :
Cent fois leurs sermens répétés,
Leurs soupirs, leurs transports, leur tendresse [apparente
Me firent espérer trouver à leur côté
La véritable Volupté ;
J'épuisai leurs faveurs dans cette fausse attente :
Je comptais être heureux, et je ne le fus pas :
L'ennui m'assiégea dans leurs bras.
Mes sens étaient lassés, mon cœur cherchait [encore
Cette douce félicité,
Dont je m'étais en vain flatté.
O Vulhnire ! ô vous que j'adore !
Je n'aurais pu jamais la trouver loin de vous.
Il la faut chercher où vous êtes.

C'est dans l'accord heureux de deux âmes
[honnêtes
Que le sentiment livre aux transports les plus
[doux,
C'est là qu'elle réside... elle dépend de nous :
Qui nous retient? ah! si... mais ma muse
[indiscrète
Trop librement peut-être exprime mes désirs :
Voulez-vous la rendre muette?
Qu'elle ait à chanter nos plaisirs.
Mais revenons à mon Poème.
J'en suis loin. On s'amuse avec ce que l'on aime.

Sans invoquer Muse ni Dieu,
Je commencerai cet Ouvrage.
Mon tendre cœur et votre image
De leur secours me tiendront lieu.
Lorsque je voudrai de Délie
Vanter les grâces, la beauté,
Je n'aurai point alors recours à mon génie :
La fiction, l'art emprunté
Des charmes de la Poésie,

Seraient encore trop au-dessous.
Pour la représenter aimable, jeune et belle,
Vous me servirez de modèle,
Et je la peindrai d'après vous.
Je développerai les replis de mon âme
Pour y compter tous mes transports.
Puis je dirai, pour exprimer sa flamme,
C'était ainsi qu'aima Belzors.
Non, je me trompe : image peu fidèle,
De trop fortes couleurs j'imbibais mon pinceau,
Belzors aimait bien moins, Délie était moins [belle,
J'aurais trop chargé mon tableau.
Pour vous peindre un Amant fidèle
L'exemple en est tracé, dans mon cœur [amoureux;
Mais pour peindre un Amant heureux,
Vulhnire, où prendre le modèle ?
Source de ma félicité,
Vous auriez pu.... Mais je commence :
Je vais chanter la Volupté,
Sera-t-elle ma récompense ?

Le Matin

Eisen, del. de Malval sculp. Houiste, imp. Ed Rouveyre, Edit.

LE MATIN.

DANS le sein d'un séjour champêtre,
Sous l'aile de simples parens,
La jeune Délie a vu naître
Le retour de quinze printemps;
Et tous les ans plus embellie
Quinze fois l'aimable Délie

A fait leur plus bel ornement;
Elle est dans cet âge charmant
Où la nature fait éclore
Le premier tendre sentiment;
Où l'on cherche ce qu'on ignore;
Où des plaisirs la douce aurore
Fait briller ses rayons naissans;
Où l'on a des désirs pressans,
Sans deviner ce qui les donne;
Où le trouble nouveau des sens,
A tout ce qui nous environne,
Ajoute un charme intéressant :
Où l'œil curieux et perçant,
Au bord d'un ruisseau qui murmure,
Ou bien sous l'ombre des berceaux,
Découvre et fixe deux moineaux,
Suivant l'instinct de la nature;
Leurs chants, leurs caresses, leurs jeux,
Disent à la jeune Bergère
Qu'ils s'aiment et qu'ils sont heureux :
Comment font-ils? c'est un mystère
Que son cœur voudrait découvrir;

Ces oiseaux l'ont fait souvenir
Que ce matin, dans la prairie,
Un mouton s'étant joint à sa brebis chérie,
Elle n'a pu les désunir.
Oui, de l'amour à la campagne,
Tout offre le riant tableau;
Un papillon sur ce ponceau
Vient de s'unir à sa compagne;
La Bergère veut s'en saisir,
Et s'avance pour le surprendre
Au plus vif instant du plaisir;
Mais le papillon, sans l'attendre,
Vole, et sauve avec lui l'objet de son désir.
Loin de troubler sa jouissance,
Sa fuite, et ses tendres efforts,
Faisant mouvoir tous ses ressorts,
Quand dans les airs il se balance,
Sont d'un bonheur plus étendu,
Sans doute, une source nouvelle,
Que peut-être il n'eût pas connu,
En restant avec sa femelle,
Unis sur la première fleur

Qui vit commencer leur bonheur.

Des plaisirs de l'amour la dangereuse image
Présentait à Délie un appas séducteur;
Je l'ai dit, elle était dans l'âge
Où l'on a deviné l'usage
Que l'on doit faire de son cœur :
De ce cœur le secret langage
Lui parlait souvent pour Belzors;
Objet de ses plus doux transports
Elle recevait son hommage,
Et d'un juste retour elle payait son feu;
Mais vingt fois la pudeur craintive
En fit sur sa bouche naïve
Expirer le charmant aveu;
Elle ne l'a point fait entendre,
Ce mot, *je t'aime*, mot si tendre!
Il n'est point encore prononcé,
En vain son Amant l'en supplie;
Le cœur de la jeune Délie
Combat toujours quoique pressé.
Mais enfin de sa résistance

Belzors doit triompher un jour;
Et ce jour fortuné s'avance,
Où, cédant à sa violence,
Elle fera l'aveu de son amour.
C'est ce charmant jour que je chante,
Heureux Amant, heureuse Amante :
Vous vous souvenez de ce jour;
Qu'il a dû vous paraître court!
De secrets et tendres mystères
En ont marqué chaque moment,
D'ineffaçables caractères
L'ont au fond de vos cœurs gravé profondément.

Belzors d'une absence ennemie
Subissait le sort ennuyeux;
Depuis un mois, loin de Délie,
Il perdait un temps précieux.
Toujours plus tendre, et plus fidèle,
L'absence ayant encor augmenté son ardeur,
Enfin il revole vers elle,
Résolu d'arracher l'aveu de son bonheur.
Ses pas sont guidés par l'aurore.

Déjà le soleil de retour,
A travers la vapeur qu'il dore,
Nous annonce le plus beau jour.
Quel spectacle frappe la vue
De Belzors, surpris, enchanté,
Et fait naître en son âme émue
Une innocente volupté !
Dans le plus beau des mois la nature embellie
A chaque endroit, à chaque pas,
Lui rend l'image de Délie
Brillante de ses seuls appas ;
Ainsi, dit-il, à la nature
Elle doit tout, et rien à l'art ;
Ses traits sont sa seule parure ;
A quoi lui serviraient et diamants et fard ?
Quel caillou brillerait, plus que cet œil si tendre ?
Et quel composé pourrait rendre
Cette blancheur, cet incarnat,
Ou bien en rehausser l'éclat ?
Ainsi repassant dans son âme
Ce qu'il entend et ce qu'il aperçoit,
Il rapporte tout à sa flamme :

C'est Délie en tous lieux qu'il voit.
Ici le tourtereau fidèle
Demande sa tendre femelle
Par de plaintifs gémissements;
Belzors la voit battant de l'aile,
Répondre à la voix qui l'appelle :
Ce spectacle émeut tous ses sens :
Leurs accords doux et languissants
Jettent le désordre en son âme;
On répond, dit-il, à sa flamme,
Hélas! que ne suis-je aujourdhui,
Aussi sûr d'être aimé que lui!
De ce côté, sous cet ombrage,
Deux jeunes pigeons amoureux
De leurs feux se donnent le gage,
Et se rendent vingt fois heureux;
Il les voit, s'arrête, soupire,
Le plaisir brille dans ses yeux,
Son cœur secrètement desire,
De leur bonheur il devient envieux :
O vous! dit-il, ô ma Délie,
Suivez un exemple si doux!

Faites le bonheur de ma vie,
Venez, voyez et rendez-vous.

Mais déjà des flots de lumière
Éclairent la terre et les cieux,
Phœbus poursuivait sa carrière,
Penché sur son char radieux :
Dans une douce rêverie
Belzors arrive chez Délie,
Et vole par l'amour conduit
Jusqu'à la retraite paisible,
Où de ses feux l'objet sensible
Goûte le repos de la nuit.
Il en trouve la porte ouverte :
Son cœur en frémit indigné :
Ah ! dit-il, je cours à ma perte,
Tandis qu'on me croit éloigné,
Un rival plus heureux fait écouter sa flamme,
Et moi je n'emporte dans l'âme
Que le regret d'avoir aimé :
Mais entrons, que du moins victime de ma rage...
Quai-je dit ? Belzors, je t'outrage,

Ton cœur de ces transports ne fut point animé ;
Tu respectes trop ta Délie,
Pour soupçonner ses sentiments ;
Les accès de la jalousie
Sont-ils faits pour de vrais amans ?
Quel que soit le motif du trouble qui l'agite,
Soit amour, soit crainte, il hésite,
S'arrête et n'ose se montrer :
Mais son œil cherche à pénétrer
Dans son cabinet de toilette,
Pour calmer son âme inquiète,
Et découvrir avant d'entrer
Ce que sa maîtresse peut faire...
Sans bruit d'une main téméraire
Il écarte un rideau tiré négligemment
Qui semble à ses regards opposer un obstacle ;
Il aperçoit... Ciel ! quel spectacle !
Délie était voluptueusement
Devant son miroir inclinée,
Sa taille n'était pas gênée
Dans les entraves d'un corset :
Et plus noble elle en paraissait :

Deux parfaites pommes d'albâtre
Présentaient à l'œil enchanté,
Le tendre et délicat théâtre
Des soupirs de la volupté :
Belzors voit tout, Belzors s'enflamme
En détaillant mille beautés ;
Et le délire de son âme
En arrête les facultés :
Dieux ! dit-il, si je vous offense,
Si mes regards sont indiscrets,
S'ils méritent votre vengeance,
En dérobant à l'innocence
Le bonheur de voir tant d'attraits,
Frappez, je brave tous vos traits ;
Dans cette attitude amoureuse
Qu'elle reste encore un instant ;
Tonnez, mon âme trop heureuse
S'enfuira sur ce sein charmant ;
Mais d'un corset couleur de rose
Il la voit soudain se saisir :
Un tel dessein le fait frémir,
Il voudrait se plaindre et ne l'ose.

Indiscret amant, taisez-vous,
De ce corset ne soyez plus jaloux;
Déjà je l'en vois affranchie,
Ne vous plaignez plus de Délie,
Elle le jette avec courroux.
A peine sa main nonchalante
Sur son sein l'avait attaché,
Que l'autre main impatiente
L'en a dans l'instant arraché.
De la gêne son sein s'irrite,
Avec plus de force il palpite,
Ses soupirs en sont plus fréquents :
De ses deux mains elle le presse,
Et bientôt une douce ivresse
Occupe et trouble tous ses sens.
Ah! Belzors, cher Amant, dit-elle,
Dans la force de ses transports,
Ah! mon cher et trop cher Belzors,
Si vous me trouvez toujours belle,
Venez, tombez à mes genoux,
Vous ne me verrez plus insensible ou cruelle,
Je suis aussi tendre que vous,

Peut-être même plus fidèle :
Belzors de ce doute offensé
Vole à ses pieds. Délie émue,
D'être surprise à demi nue,
Rougit d'abord : le front baissé
Elle n'ose lever la vue
Sur son téméraire vainqueur.
Moins en colère que confuse,
Vainement voudrait-elle affecter de l'aigreur,
Faible dépit : feinte rigueur!
De son Amant elle a l'excuse
Préparée au fond de son cœur;
Eh! contre un mortel qui sait plaire,
Comment garder de la colère?
L'amour inspire la douceur;
Dût-il devenir plus coupable,
Dès l'instant qu'il paraît aimable
On pardonne à son séducteur.
D'abord la pudeur s'effarouche
Mais le plaisir fait taire la pudeur,
Et ce n'est pas un grand malheur.
Enfin, dit Belzors, votre bouche

Vient de m'apprendre mon bonheur !
Je sais que mon amour vous touche,
Répétez-m'en l'aveu flatteur :
Belzors, dit Délie, oui je t'aime,
Cher Amant, mon cœur est à toi,
Es-tu content ? puisse de même
Le tien être toujours à moi !
Use des droits de la victoire :
Je veux être à toi sans retour ;
Je t'ai sacrifié ma gloire,
Mais j'attends tout de notre amour.
Dans un océan de délices
Nous allons noyer nos instants ;
Loin de nous, sévères caprices,
Ne troublez point ces doux moments ;
Ennui, chagrin et jalousie,
Avant-coureurs du repentir,
Fuyez l'amoureuse Délie,
Elle ne peut vous ressentir.
Belzors est certain qu'on l'adore,
Il ne saurait plus en douter ;
Mais il dit qu'il en doute encore

Pour se le faire répéter;
Et cent fois elle le répète,
Sans pouvoir jamais s'en lasser.
Un fâcheux vient, à sa toilette
Il est contraint de la laisser;
En s'éloignant à l'échappée,
Sur sa main par l'amour formée,
Il ravit à compte un baiser,
Puis un autre, puis un troisième;
Délie, au tendre Amant qu'elle aime,
Pourrait-elle les refuser?

Le Midi

n del. de Madval, sculp. Houiste, imp. Ed. Rouveyere Edit.

LE MIDI

DÉJA de la voûte azurée
Le soleil atteint le milieu;
Et déjà la terre altérée
Se fend sous l'aspect de ce Dieu.
La rose se penche fanée;
L'aurore de ses tendres pleurs

En vain ce matin l'a baignée,
Le soleil pompe ces vapeurs,
Les naïades, loin du rivage,
Se plongent dans le sein des eaux.
Ou se cachent sous les roseaux.
Le laboureur cherche l'ombrage,
Contraint de quitter ses travaux;
Ses forces étaient épuisées,
Mais entre les bras du sommeil
Il les répare; à son réveil
Les chaleurs seront apaisées;
Craignant pour son jeune troupeau
L'ardeur des feux de l'atmosphère,
Déjà la prudente bergère
Le ramène vers le hameau.
Sa main plus adroite qu'habile
Prépare un champêtre repas,
Son âme innocente et tranquille
Dans ses devoirs voit des appas.

Au fond d'un bosquet agréable
Délie avait fui la chaleur;

Ce lieu charmant par sa fraîcheur
Au soleil est impénétrable ;
Une douce tranquillité
Du cœur y nourrit le délire ;
Dans ce bocage l'on respire
L'haleine de la Volupté ;
Il est devenu la retraire
De cent Rossignols d'alentour ;
A midi la tendre fauvette
Y vient soupirer son amour.
De la plus douce mélodie
Ces oiseaux remplissent les airs ;
Ils chantent l'amour, et Délie
Unit sa voix à leurs concerts :
Ils sont guidés par la Nature,
Dit-elle, ils n'ont que des plaisirs,
Et pour leurs lois que leurs désirs.
Un cœur insensible ou parjure
Ne leur cause point de soupirs.

Le plus aimable des zéphyrs
Se fait sentir dans ce bocage,

Il perce à travers le feuillage,
Il caresse le sein des fleurs;
A toutes il rend son hommage,
Avec le plus égal partage
Il leur prodigue ses faveurs.
Délie, en ce lieu solitaire,
Rêvant aux charmes de l'amour,
Succombant sous le poids du jour,
Tombe sur un lit de fougère;
Entr'ouvre un peu le voile étendu sur son sein;
D'amours le plus léger essaim
Vient s'en saisir et le déchire;
Ce n'est qu'en tremblant que Zéphyre
Ose parcourir tant d'attraits;
Il s'arrête, contemple, admire,
Et semble devenir plus frais :
Mais du sein brûlant de Délie,
Son souffle a tempéré l'ardeur,
Par son haleine rafraîchie,
Et ne ressentant plus qu'une molle langueur,
Bientôt d'un repos agréable
Elle va goûter les douceurs :

Ah! sans doute qu'un songe aimable
Lui prêtera les plus tendres erreurs.
Elle s'endort. Dieux! qu'elle est belle
Dans les bras d'un sommeil si doux!
Elle dort, oiseaux, taisez-vous,
Vous, zéphyrs, dormez auprès d'elle.

Mais quel mortel imprudemment,
Vers ce secret réduit avance?
C'est Belzors. Peu grande est l'offense,
Tout s'excuse dans un amant :
Volez, Belzors, voyez Délie,
Admirez, comptez ses appas,
Surtout ne la réveillez pas;
Vous gagnez trop à la voir endormie,

Il s'en est approché sans bruit,
Des arbres les épaisses ombres
Formaient une espèce de nuit;
Des lueurs, quelques reflets sombres,
Donnaient pourtant assez de jour,
Pour guider les yeux de l'amour.

Il cueille des fleurs les plus belles,
Les éparpille sur son sein;
Mais les roses les plus nouvelles
Cèdent à celles de son teint;
Il compare avec avantage
Du lys l'innocente couleur;
Le sein dont il n'est que l'image
L'emporte cent fois en blancheur.

Belzors pompe, d'un œil avide,
Le poison de la Volupté;
Et sa main jusqu'ici timide
Se porte avec témérité
Sur les charmes de sa maîtresse,
Le sein de Délie agité
Sous la tendre main qui le presse,
S'élève avec rapidité :
L'amant d'une bouche enflammée
Accélère encor ses élans;
Le feu dont elle est animée
Embrase déjà tous ses sens :
Un songe achève le délire

Que lui communique Belzors;
Elle partage ses transports,
Le serre en ses bras, et soupire.
Ah! si ce n'est qu'à son sommeil,
Dit-il, que je dois ce délire,
Fuis pour jamais, cruel réveil,
Ou bien que sur ce sein j'expire.
Il le baise, et sur son contour
Avec ses lèvres il imprime
Ce gage sacré de l'amour,
Ce sceau qui marque sa victime :
Doux baiser! vive expression!
Qui fait passer au fond de l'âme
Toutes les ardeurs d'une flamme.

Délie enfin s'éveille à son impression;
Et d'une voix presque étouffée
Par l'excès du ravissement,
Belzors, dit-elle, tendrement
Je croyais devoir à Morphée
Le délicieux sentiment
Dont mon âme était occupée;

Je vois que je m'étais trompée,
Je le dois tout à mon amant :
Si j'ai paru sensible à la douce chimère
Dont un vain songe m'affectait,
Pourrais-je voir avec colère
L'Amant qu'elle me présentait?
Elle dit : par un baiser tendre
Belzors répond à tant d'amour,
Il ne se lasse point d'en prendre
Et d'en recevoir à son tour.

Le Soir

Eisen, del. de Malval, sculp. Houste, imp. Ed. Rouveyre, Edit.

LE SOIR

Le jour baisse, le soleil fuit,
Déjà le Crépuscule sombre,
Triste avant-coureur de la nuit,
Couvre l'horizon de son ombre :
Déjà les objets confondus
Au loin ne se distinguent plus,

La Bergère a dans son étable
Tiré le lait de ses troupeaux;
Le laboureur, de ses travaux
Soulevant le poids qui l'accable,
Sous son toit cherche le repos.
Soleil, au bout de ta carrière
Arrête-toi sur ces coteaux,
Prête-nous encor ta lumière
Pour voir Délie au sein des eaux;
Déjà je l'aperçois sur la rive penchée...
Mais tes regards sont indiscrets;
Ils prolongent le jour; par l'éclat empêchée,
Elle voile encor ses attraits.
Ah! puisqu'il est ainsi, soleil, hâte ta fuite,
De cet horizon disparais;
L'instant où dans la mer ton char se précipite
Enlèvera la gaze à ses charmes secrets.
J'ai dit, tu fuis, Délie est nue,
Dans les eaux elle a fait un pas,
Puis un autre; l'onde à sa vue
Rend l'image de ses appas;
Elle rougit, son âme émue

Sent un trouble secret qu'elle ne connaît pas;
Elle s'arrête, elle s'avance,
Elle recule, elle s'élance :
Enfin elle est au sein des eaux;
Jaloux de l'entourer, les flots
Roulent avec plus de vitesse;
Celui-ci la touchait, à l'autre qui le presse
Il cède et fuit en murmurant;
Un troisième la ceint, l'embrasse,
Un quatrième en fait autant,
Par son choc un autre le chasse;
On dirait qu'animés de l'instinct du désir
Ils sentent le bonheur de posséder Délie,
Lorsqu'un la baigne avec plaisir,
L'autre ne la peut voir approcher sans envie.

Mais vers ces arbres, sur ces bords,
N'ai-je pas aperçu Belzors?
C'est lui-même, fuyez, Délie,
Fuyez.., que dis-je? il n'est plus temps,
Déjà dans l'onde elle est suivie,
Belzors ne perd point de moments :

Il la joint et la touche, il l'embrasse et la presse,
Les flots s'opposeraient en vain à ses efforts,
Jusque dans leur sein même il porte sa [tendresse ;
L'eau s'échauffe et bouillonne au feu de ses [transports.

Délie étonnée, interdite,
Voudrait fuir et ne l'ose pas.
L'eau prête un voile à ses appas,
Il est déchiré par sa fuite.
Mais, ô ciel! tandis qu'elle hésite
Je vois la force du courant
L'entraîner avec son Amant,
Qui de mille baisers l'accable
Sans apercevoir le danger;
Dieu des amours, viens dégager
Du sein de flots ce couple aimable;
Toi, vole, tendre Volupté,
Porte-les au port sur ton aile;
Tu dois secourir la Beauté
Et son Amant le plus fidèle.

Mais cependant que fait Belzors?
Un cri qu'a jeté sa Délie,
D'amour et de crainte saisie,
Le rappelle de ses transports,
D'une main sur les flots il la soutient tremblante,
De l'autre il nage vers les bords :
Quel fardeau précieux que celui d'une Amante !
Il rend plus puissants ses efforts.
Enfin il touche le rivage :
Délie, ô tristesse ! ô douleur !
De ses sens a perdu l'usage ;
Mais un baiser plein de chaleur
Bientôt la rappelle à la vie.
« Vivez, dit Belzors, ma Délie ; »
Elle entr'ouvre un œil languissant,
Et voit dans ses bras son Amant
Dont l'amour va tout entreprendre :
« Ingrat... arrête... que fais-tu ? »
Dernier soupir de sa vertu !
Elle se tait et va se rendre.
Des plus tendres égarements
Le signal est donné, la pudeur en soupire ;

Elle fuit, l'amour seul inspire
Le cœur de ces jeunes amants.
Déjà le tendre Belzors touche
Le but de ses ardents désirs...
Mais hélas! quel témoin farouche
Vient interrompre leurs plaisirs!
Jeune Nymphe, c'est votre mère :
A son aspect rude et sévère
Tous les amours surpris s'envolent à la fois
Dans le giron de Cithérée :
L'un a laissé son arc, celui-ci son carquois,
Cet autre une flèche dorée,
Avec eux la Volupté fuit.
Belzors, dans l'ombre et le silence,
De son astre accusant la maligne influence,
S'éloigne tristement sans bruit.

Délie, alarmée et craintive,
Par sa mère est jointe à l'instant;
Sa bouche autrefois si naïve
Lui parle alors en hésitant.
Chaque mot augmente son trouble,

Voulant le cacher il redouble ;
Tout trahit l'embarras de son cœur agité.
Mais une heureuse obscurité
Aux yeux inquiets de la mère
Ayant dérobé le mystère,
Elle explique par un détour
Le désordre charmant où l'a mise l'amour,
Le murmure enchanteur d'une onde solitaire.
Et la fraîcheur du soir, et la chaleur du jour,
Tout sert d'excuse à la bergère.
Enfin d'une gaze légère
Elle revêtit ses appas,
Et de son importune mère
En rêvant elle suit les pas.
D'un chemin écarté, facile,
Connaissant le secret retour,
Belzors avait déjà prévenu son retour,
Et l'attendait, mais peu tranquille,
Il craint que de l'obscurité
Le voile trop léger encore
N'ait pu de l'objet qu'il adore
Cacher l'aimable nudité.

Délie avance, il veut s'instruire,
Dans ses regards il cherche à lire
Si rien n'a trahi leur ardeur :
Son air calme, son doux sourire,
Ont bientôt banni sa frayeur,
Et sa tendresse se rassure
Dans un soupir délicieux,
La Volupté tranquille et pure
Anime le feu de ses yeux :
Malgré l'ennuyeuse présence
De quelques importuns parents,
D'un seul regard nos deux Amants
S'expriment, de leurs feux, toute la violence.
La gêne irritant les désirs
Multiplie aussi les plaisirs;
Tout avec elle est jouissance :
Ainsi le fortuné Belzors
Goûte avec les plus doux transports
Du vin, que Délie elle-même
Lui verse, accompagné d'un amoureux regard ;
Le vin offert par ce qu'on aime
Devient le plus exquis nectar.

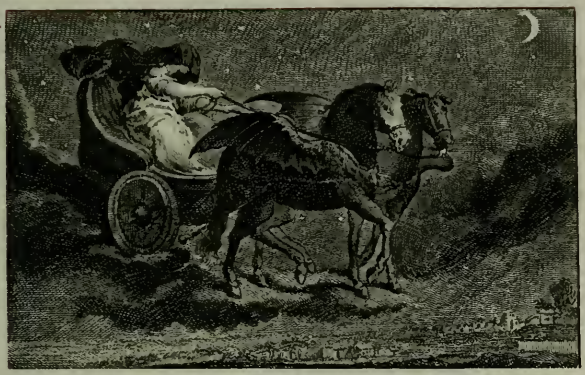
Ainsi je vois sa main hardie
Prendre la coupe que Délie
De ses lèvres avait pressée ;
Sur les bords elle avait laissé
Par un soupir son âme errante ;
Belzors l'a vu : sa bouche ardente
Recueille sur ces bords heureux
L'âme de sa sensible Amante
Et la consume de ses feux.

Mais cette délicate orgie
Est déjà prête de finir.
De chanter on presse Délie ;
Pour son amant nouveau plaisir.
Par l'accord le plus agréable
Les accents de sa voix aimable
Pénètrent de l'oreille au cœur :
Sa chanson et tendre et naïve
Exprimait l'ardeur la plus vive,
Un coup d'œil dérobé, l'adresse à son [vainqueur,
Sans trahir leur flamme inconnue.

Mais d'aller jouir du repos
L'heure propice étant venue,
Morphée exprimant ses pavots,
Belzors de sa Délie à regret se sépare.
Nuit, pour s'en rapprocher, prête-lui ton [secours ;
Le jour cause souvent bien du tort aux amours,
Mais la nuit vient qui le répare.

La Nuit

Lisen. del. de Malval, sculp. Houiste, imp. Ed. Rouveyere, Edit.



LA NUIT

Sur un char revêtu d'ébène
De deux noirs coursiers attelé,
La nuit lentement se promène
Au milieu d'un ciel étoilé.
De mille feux la clarté pâle,
Épouvante et n'éclaire pas :

De la lune l'ombre inégale
Égare en conduisant mes pas.
Au fond d'une grotte profonde,
Phœbus sur le sein de Thétis
Goûtant des plaisirs trop sentis
Va noyer ses feux dans son onde;
Déjà ses sens anéantis...
Arrête, auteur de la lumière,
A Thétis montre moins d'amour,
Conserve des feux pour le jour,
Et des forces pour ta carrière;
Par la jouissance épuisés,
Je crains que tes rayons moins vifs, moins [embrasés
Ne pouvant de la nuit percer les voiles sombres,
Laissent ce globe en proie à d'éternelles [ombres...
Qu'ai-je dit! c'est un Dieu qui goûte ces [plaisirs,
Sa force égale ses désirs;
Toujours ardent, il retrouve en lui-même,
Et dans les yeux de ce qu'il aime,

Et sur sa bouche et sur son sein,
Un feu qui jamais ne s'éteint.
Phœbus avec Thétis jouissez donc encore
De ces instants voluptueux
Dont la longueur vous rend des Dieux.
Encore quatre fois l'aurore
Doit voir pâmer Céphale en ses bras amoureux.
Déjà ton empire commence,
Sommeil, besoin délicieux;
Par une douce violence
Déjà ta main ferme nos yeux.
Ton secours certain, nécessaire,
Des humains adoucit le sort :
Le pauvre au sein de la misère,
Ne sent point ses maux quand il dort.
Mais de tes faveurs précieuses
Tous ne goûtent pas les bienfaits;
Tu suis les cours ambitieuses
Et les tumultes des palais :
La pourpre veille sous le dais;
Ou si ton aile fatiguée
S'étend sur le trône des Rois,

Il n'est pour leur âme intriguée
Qu'un repos de courte durée,
Détruit, recommencé cent fois.
Des songes cruels et terribles,
A ce coupable offrant la mort,
Semblent le punir lorsqu'il dort ;
Des songes tristes et pénibles
De cet avare enlèvent l'or ;
De crainte à l'instant il s'éveille,
Voit l'erreur, se calme et sommeille ;
Mais le songe revient encor,
Et l'oblige à passer en veille
La nuit auprès de son trésor.
Contemplons ce sage tranquille
Couché dans les bras du repos ;
Le sommeil sur ses yeux distille
Le plus doux suc de ses pavots :
Sous l'humble toit de sa chaumière,
Sur un lit préparé sans art,
De ce respectable vieillard
Il ferme gaiement la paupière.
Dans le sein des sombres hameaux,

Au son des tendres chalumeaux,
Morphée accourt sans résistance,
Et par sa prompte bienfaisance
Des Bergers soutient les travaux.
Mais cette nuit, jeune Délie,
Il se refuse à vos beaux yeux,
Et sa douceur vous est ravie,
Peut-être pour en jouir mieux
L'image de Belzors présente
Tient tous vos esprits suspendus :
Certains plaisirs interrompus
Dans le temps que sa flamme ardente
Absorbait vos sens éperdus,
Rendent votre âme mécontente ;
Peut-être ils ne reviendront plus :
Peut-être que Belzors moins tendre...
Mais quel bruit venez-vous d'entendre
Près de vous, à cette heure-ci ?
Rassurez-vous, belle Délie,
C'est Lisette, c'est votre amie,
Du moins le croyez-vous ainsi.
Confidente unique et discrète,

Jusqu'à ce jour, de vos soupirs,
Qu'elle le soit de vos plaisirs,
Racontez-les tous à Lisette.
En effet par l'obscurité
Délie heureusement trompée,
Et sans cesse l'âme occupée
Des rêves de la Volupté :
Chère Lisette, lui dit-elle,
Approche, je te veux conter
Les plaisirs que m'a fait goûter
Un Amant aimable et fidèle ;
Pourraient-ils encore augmenter ?
Je ne sais ; ma mère indiscrète...
Mais donne-moi ta main, Lisette,
Tiens, sens-tu mon sein palpiter ?
Il n'a cessé de s'agiter
Depuis que Belzors de sa bouche...
Quoi !... tandis que ta main le touche
Elle semble encor l'exciter !
Lisette, que ma bouche ardente
Presse ta bouche indifférente :
Sens-tu le feu de ce baiser ?

Eh quoi! tu redoubles ma flamme!
Ton haleine brûle mon âme,
Quel nouveau feu vient m'embraser!
Lisette!... Ah! Lisette... je pâme...
Je succombe sous mes transports.
Et moi, je meurs, tendre Délie.
Quel son de voix? quoi! vous, Belzors!...
Ah! si j'ai pu te méconnaître
A l'ardeur que j'ai senti naître :
Eh bien! venge-toi, cher amant,
Va, ton courroux est légitime;
Punis-moi bien d'un si grand crime
Par le plus tendre emportement.
Ici l'excès du sentiment
Arrête sa voix au passage;
De ses sens elle perd l'usage,
Et paraît mourir un moment :
Mais enfin le coup qui l'immole
Lui fait jeter un cri charmant;
Aussitôt son âme s'envole
Dans celle de son cher amant :
S'en empare, s'y tient unie,

Et puis dans le sein de Délie
Revole avec elle à l'instant.
O Volupté! que ton mystère
Dans cette nuit fut célébré!
Que ce jeune couple enivré
Fit de voyages à Cythère!
Tendre effet du plus tendre amour!
Dans le transport qui les anime
Belzors redevient tour à tour
Sacrificateur et victime.
Ils ont épuisé les plaisirs,
Mais sans étouffer les désirs;
Enfin un repos agréable
Va du bonheur qu'ils ont goûté
Leur retracer l'image aimable.
Du sommeil de la Volupté
Déjà leurs sens s'apesantissent,
Et le songe dont ils jouissent
Vaut presque la réalité.

TABLE

Préface VI
A ma Maîtresse 21
Le Matin 33
Le Midi 49
Le Soir 59
La Nuit 71

LES DESSINS

des

Entourages, têtes de pages, lettres ornées et culs-de-lampe

sont de

MESPLES

Ceux des gravures sont de

EISEN

et ont été gravés par

DE MALVAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER

sur les presses de

CH. UNSINGER, IMPRIMEUR A PARIS

le 10 novembre 1881

POUR

EDOUARD ROUVEYRE

LIBRAIRE-ÉDITEUR

A PARIS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002236585b

PQ CE
1981
.D53T23 1882

DUBUISSON, PIERRE ULBRIC
TABLEAU DE LA VOLUPTE

1525258